

Comme un écho tonne

Post_Production 2022

Antoine Bondu

Un texte de Fanny Hugot-Conte et Geoffrey Chautard

Nous serions bien tenté-e-s de considérer l'œuvre d'Antoine Bondu comme un ensemble de formes résultant de l'expérimentation et de l'étude de matériaux, et des processus durant lesquels ils sont transformés. Pourtant, si l'artiste assume effectivement une posture de sculpteur menant une réflexion sur la matérialité sculpturale, celle-ci se conjugue à un autre type de questionnements émanant quant à eux de la science-fiction. De cette dualité émerge alors une notion commune qui traverse l'entièreté de sa démarche : le temps. Ce qui lui permet, à la manière d'un explorateur, de voyager tantôt vers un passé fantasmé, tantôt vers de lointains futurs – ou inversement.

Renvoyant à une vision postapocalyptique et dystopique, l'imagerie convoquée par Antoine Bondu est imprégnée d'une science-fiction que l'on pourrait qualifier d'entropique. D'Asimov à Damasio, des *Fondations* jusqu'à la *Zone du dehors*, des ruines antiques aux déserts galactiques... Le déclin vers lequel nous nous dirigeons est annoncé. La chute menace tandis que nous sommes aspiré-e-s, hypnotisé-e-s par le mouvement rotatif, contemplant notre manque de discernement.

Au cœur du récit spatio-temporel que nous propose Antoine, l'écho d'un pressentiment semble résonner. Jouant des mécanismes de perceptions, il brouille les frontières séparant la réalité de la fiction, la prospective de la rétrospective. Ses œuvres requièrent notre attention alors même que nous sommes envahi-e-s par le sentiment que la réalité échappe à notre compréhension. Paradoxalement, c'est grâce à ses nombreux *Retour(s) vers le futur* que l'artiste parvient à se fixer au présent. Conscient des enjeux climatiques et par conséquent politiques auxquels nos sociétés sont confrontées, il sème dans sa production des graines fertiles de réflexion et d'introspection quant à nos conditions d'existence.

Spectateurs, nous contempons, consommons avec juste ce qu'il faut de distance entre ces quatre murs, le décor fantasmé de l'acte final. Sous nos yeux se manifeste ce qui pourrait bien constituer l'horizon de nos paysages futurs : un désert de verre. Et dans l'extrait de ce décor artificiel désolé, on se prend à imaginer le passage d'un marcheur errant dans cette étendue cristalline. Quoi qu'il en soit, ce sont bien les contours d'un monde menacé par le désastre productiviste qui sont ici tracés.

Se dresse triomphant, le simulacre de nos monuments, figures échinées de devoir soutenir le poids d'un passé considéré comme « glorieux ». Assumant son aspect de fac-similé, la vision du réel proposée ici est creuse et vacillante. En substituant ses gestes aux effets du temps, Antoine *anticipe* en produisant les conditions de finitude de ses sculptures au sein même de son processus de création — *La ruine* est programmée dès sa mise en chantier. L'œuvre porte en elle ses limites matérielles et figure la menace de sa disparition.

Antoine use de tout ce qu'il a à portée de main, d'expérience et d'imagination pour nous révéler la précarité inextricable vers laquelle nous conduit notre modèle économique et le cynisme de ses acteurs principaux. Quand notre civilisation viendra à s'éteindre à son tour, de quel carbone seront constitués les empreintes de notre héritage ?

Un texte de Fanny Hugot-Conte et Geoffrey Chautard
Revue Pourparlers, art contemporain